

Il était une fois dans Dijon

*D'un côté, un cinéphile rusé ;
de l'autre, un patron sans états
d'âme. La guerre entre exploitants
de salles fera-t-elle des victimes ?*

Un record : en dix minutes de marche chrono, l'insatiable spectateur dijonnais peut choisir entre... vingt-deux écrans de cinéma ! Début février, par exemple, si l'on veut voir *Pars vite et reviens tard* ou *Molière*, trois salles les proposent. Et ce n'est pas tout : juste à la sortie de la gare, une friche industrielle attend l'ouverture d'un nouveau multiplexe, annoncée pour fin 2007. Dijon, « ciné-maland » ? Presque. Avec un ratio de 1 fauteuil pour 37 habitants, et bientôt 1 pour 35, contre une moyenne de 1 pour 50 dans les villes de cette taille, le chef-lieu de la moutarde frôle le suréquipement. Et même si les scores de fréquentation sont bons - 1,3 million d'entrées en 2006 -, la concurrence est acharnée. A Dijon comme dans beaucoup de villes françaises, le cinéma est un terrain de lutte entre deux générations - et deux philosophies - d'exploitants : le gros contre le petit, l'industriel contre le cinéphile, le business

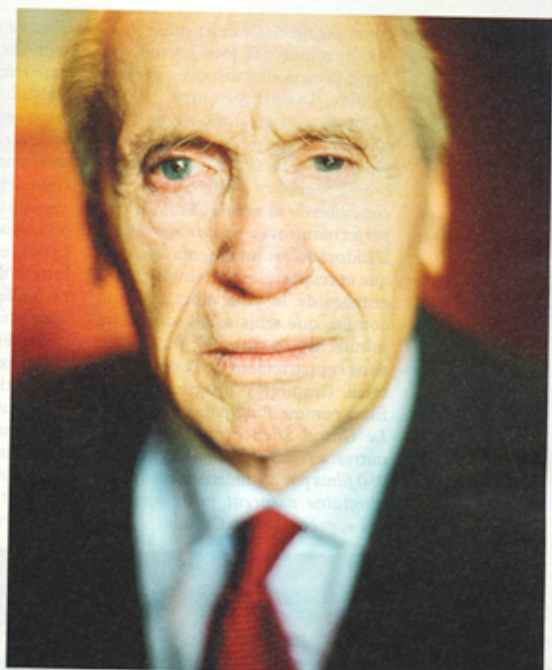
contre l'art et l'essai. Et à Dijon plus qu'ailleurs, le match commercial vire à la lutte personnelle.

Gérard Davoine, 77 ans, est à la tête de Ciné Alpes, le quatrième circuit de cinémas de France : 160 salles, dont presque toutes celles des stations de ski, là où on paie quasiment le prix d'une fondue pour voir un film... A Dijon, il est « l'acteur » nu-

méro un avec 60 % des entrées dans son multiplexe Ciné Cap-Vert, en périphérie, et son cinéma de centre-ville, le Devosge. C'est le patron version autodidacte, accrocheur et pugnace. Gérard Davoine est un Savoyard pur jus, un montagnard qui a quitté l'école à 17 ans pour aider son oncle à tenir le cinéma de Bourg-Saint-Maurice.

En pleine guerre, après un bombardement, le cinéma dut se réfugier dans... la grange du maire. Gérard Davoine, aujourd'hui vieux monsieur aux cheveux blancs mais au verbe dynamique, ne se lasse pas de raconter avec son accent trainant comment il a « commencé dans une grange avec un poêle à sciure pour chauffer la salle ».

Après le cinéma de Bourg-Saint-Maurice, il prend le contrôle de la salle ouverte à Tignes par EDF, pour divertir les équipes venues bâtir le grand barrage. Un an plus tard, il construit sa première salle, puis descend peu à peu de la montagne, achetant des cinémas à Annecy, Lyon, Nevers, Besançon et enfin Dijon, dans les années 70. Un distributeur témoigne : « Davoine appartient



à cette génération de self-made-men qui ont longtemps régné sur l'exploitation française, en s'enracinant dans leur territoire, exerçant leur pouvoir depuis leur fief local. »

A Bourg-Saint-Maurice, Gérard Davoine a installé sa société dans la vieille maison à deux étages bâtie par son grand-père. Il y dirige son petit empire d'une main de fer. Fils d'un douanier et d'une épicière, cet entrepreneur-né fait commerce du cinéma comme il vendrait des chaussures ou des photocopieurs : sans états d'âme. A propos de *La Planète des singes*, il a ainsi répondu au distributeur qui proposait une version originale que des singes parlant anglais, ça sonnerait bizarre. Il les imaginait sans doute mieux s'exprimer en français... A 77 ans, il habite « une très belle villa », s'affiche franc-maçon, commande avec autorité à la serveuse du restaurant comme à ses collaborateurs, qui semblent habitués à ses coups de gueule. Ses yeux bleu acier assortis à son col roulé brillent comme ceux d'un gosse vantard quand il raconte ses « combines arabes », ses « coups de bluff », la manière par exemple

dont il a ouvert son multiplexe de Brest au nez et à la barbe d'un grand groupe qui s'apprêtait à s'installer... Fanfaron, il ne résiste pas à annoncer ses « bénéfices scandaleux [9 millions d'euros en 2006, pour 28 millions de chiffre d'affaires] et sans un centime de dette ». Moquant les « cultureux », il affirme qu'« en travaillant dur, on peut gagner beaucoup d'argent. Ceux qui se plaignent sont des branquignoles qui ne savent pas bosser ».

Sa méthode, aussi efficace que discutable, consiste à utiliser le poids considérable de son circuit dans ses négociations. Exemple : comme il trouvait que trop de salles dijonnaises projetaient *Apocalypto*, de Mel Gibson, il a exigé du distributeur le retrait d'une copie. Furieux qu'on lui résiste, il a retiré le film de tout son circuit. Les skieurs n'ont pas vu *Apocalypto*... et le distributeur a dit adieu à des recettes supplémentaires. « Ce n'est pas du chantage, se défend Davoine, c'est de la fermeté. Les affaires sont les affaires. » Depuis une petite dizaine d'années, il assèche partout la concurrence indépendante à coups

de multiplexes, toujours autofinancés et très vite amortis. « *Le secret, c'est de s'intéresser aux petites choses autant qu'aux grandes.* » Il fourre son nez dans tous les comptes, chipote sur le moindre euro, et vit pour gagner. « *Tous les matins, il lui faut un os à ronger* », confirme son collaborateur Thomas Graux. A Dijon, l'os s'appelle Alain Cramier. Alain Cramier, 55 ans, dirige depuis 1985 le seul cinéma art et essai de Dijon. A quelques encablures des salles de Davoine, l'Eldorado affiche une splendide façade Art déco rénovée, ornée de roses peintes. Dans le hall, des prospectus associatifs, une pétition écolo, des tracts annonçant des débats ou un atelier d'initiation au langage cinématographique. Egalement patron du Méliès de Saint-Etienne, Alain Cramier explique que « *son métier est beau s'il reste artisanal. Je suis à l'accueil, derrière la caisse, les mamies me font la bise. Ce que j'aime, c'est choisir un film et lui faire rencontrer un public. Ce qu'aime Davoine, c'est faire pression et augmenter ses marges* ». Un fossé entre deux hommes que tout oppose et qui se haïssent : Davoine a juré la mort

ALAIN CRAMIER
(À GAUCHE) :
"À L'ACCUEIL,
LES MAMIES ME
FONT LA BISE".
GÉRARD DAVOINE
(À DROITE) :
"CEUX QUI SE
PLAIGNENT SONT
DES BRANQUIGNOLS
QUI NE SAVENT
PAS BOSSEER."

commerciale de Cramier, qui le combat en retour par tous les moyens d'agit-prop dont il dispose – et en la matière, il a de la ressource.

« Cramier est un franc-tireur, note un distributeur, un authentique cinéophile qui travaille par passion. Il brasse beaucoup d'air, mais c'est la condition de sa survie ! Et il est très performant avec peu de moyens. » L'Eldorado est un cinéma dynamique et respecté, qui atteint 10 % des entrées de la ville alors qu'il ne compte que trois salles, dont une minuscule (47 places), aménagée dans l'appartement de l'ex-propriétaire. Cramier y programme des films comme *Ping-pong*, *Election 2*, *Le Grand Silence* ou *La Vie des autres*. « Nous diffusons entre 220 et 250 films par an, mais seulement une vingtaine assurent notre rentabilité », précise Alain Cramier.



L'ART ET ESSAI AURA-T-IL TOUJOURS LE TICKET À DIJON ?

Etudiant en philo à Paris dans les années 70, ce fils d'employés de la RATP passait tout son temps libre dans les salles du Quartier latin. « J'appartiens à cette génération qui s'est demandé : que faire de ma vie si je ne fais pas la révolution ? Dans mon univers, personne ne vient des écoles de business ni du commerce, mais des soubresauts de Mai 68, du mouvement militant et universitaire des années 70 et 80. Quelqu'un comme Marin Karmitz est aussi issu de cette histoire, même s'il a ensuite développé une position d'industriel. »

A Dijon, depuis l'ouverture du Ciné Cap-Vert de Gérard Davoine, l'Eldorado est le seul cinéma à augmenter sa fréquentation, en jouant sur une programmation différente. Mais il

manque d'oxygène, malgré ses subventions, car il est de plus en plus concurrencé. Ainsi, en ouvrant son multiplexe, Davoine a recentré la programmation du Devosge, en centre-ville, sur les films d'art et essai « grand public », souvent en version originale. Récemment, c'est ainsi lui qui proposait *Little Children* ou même *Inland Empire*, de David Lynch, en VO. L'Eldo et le Devosge luttent donc pour les mêmes films, ce qui les mène régulièrement devant le médiateur du cinéma. Cette autorité indépendante est saisie lorsqu'un exploitant s'estime lésé par la répartition des copies décidée par le distributeur. Roch-Olivier Maistre, qui occupe la fonction depuis un an, confirme : « La définition des films d'art et essai est devenue très floue : il ne s'agit plus de films très typés, passant dans des salles très typées. » Plus



forts commercialement, les concurrents de l'Eldorado peuvent proposer davantage de salles, et diffuser les films plus longtemps... Alain Cramier assène : « Demain, avec le nouvel Olympia, la concurrence sera encore plus vive. Nous n'avons aucune chance de survie. »

L'Olympia : voilà son nouveau motif de lutte. Autorisé par les pouvoirs publics, ce multiplexe a vocation à redynamiser le quartier de la gare, à ramener le public vers le centre-ville et à renforcer le troisième homme du cinéma dijonnais : le groupe Massu, exploitant historique de la région, qui représente 30 % des entrées de la ville. Marcel Massu a démarré pendant la guerre – comme Gérard Davoine – en faisant à vélo la

tournée des cafés pour y projeter des films. Aujourd'hui, son groupe compte une quarantaine d'écrans dans toute la région et plusieurs salles à Dijon... dont certaines sont fermées ! Car Massu est comme un vieux paysan qui garde ses terres même s'il ne les exploite plus : il a toujours préféré fermer plutôt que vendre ou rénover son parc. Agé et malade, il a passé la main à sa fille, Sylvie du Parc, qui pilote le chantier du nouvel Olympia. Pour convaincre la mairie d'autoriser son projet, elle s'est engagée à ne pas diffuser de films d'art et essai, ni de version originale, et à fermer l'antique cinéma ABC, en face des Galeries Lafayette. Mais cela ne suffit pas à rassurer Alain Cramier, convaincu qu'il va y avoir embouteillage sur le créneau des films d'auteur à succès... et que l'Eldorado finira tout bonnement par disparaître.

Quand ils vont au cinéma, les Dijonnais n'ont peut-être pas idée de la guerre qui gronde sur ce marché. Comme dans beaucoup de villes, les bons chiffres de fréquentation de 2006 masquent à peine une situation très douloureuse pour les petits exploitants. Roch-Olivier Maistre, le médiateur du cinéma, rappelle que « comme le disait André Malraux, le cinéma est aussi une industrie. Il faut être capable d'assurer une économie, de faire vivre son entreprise. Nous veillons à ce que ceux qui programment des films difficiles aient aussi accès aux films porteurs... Mais pour survivre, les salles art et essai doivent jouer la carte de la différence, grâce à une programmation ciblée et à des animations de qualité ». Pour combien de temps cela suffira-t-il ? Et comment transmettre le sens du combat ? « A qui passer la main dans dix ou quinze ans ? se demande Alain Cramier, père d'un pompier et d'une magistrate dépourvus de toute vocation cinéophile... « La jeune génération est souvent bien mieux formée que nous, via les spécialisations des écoles de cinéma, mais n'a pas les fonds pour racheter les boutiques. Du coup, la perspective pour les salles comme l'Eldo, à terme, c'est la fermeture ou la municipalisation. » Le pessimisme est l'une des armes favorites des militants... ■ JULIETTE BÉNABENT

PHOTOS : LÉA CRESPI POUR TÉLÉRAMA